

que l'arme a été laissée pour dérouter la justice. Tenez, monsieur le juge, l'assassin surait corné une carte de visite, bien en évidence, dans la mousse et les bruyères, que je n'en serais pas plus étonné, et que je n'en aurais pas plus de méfiance.

—Vous n'admettez donc pas, monsieur Pinson, dit le juge, d'un ton méprisant, que le meurtrier, une fois son crime commis, ait pu être troublé au point de perdre tout sangfroid ?... N'oubliez pas que l'assassin a été blessé. En se sentant atteint, il a pu lâcher son revolver, porter la main à sa blessure. Qui vous dit qu'il n'a pas roulé sur le sol ?... Il y a une mare de sang, là où nous supposons que l'homme se trouvait caché, en attendant la victime... Quand il s'est relevé il a bien pensé à aller chercher la valise dans laquelle il savait l'argent renfermé, mais il n'a plus songé à ramasser l'arme, ou s'il y a songé, il était trop tard.

—C'est possible, après tout monsieur le juge... ?

—Ah ! c'est heureux que vous le reconnaissiez... ?

—Oui, je dis que c'est possible, mais je dis aussi que je trouve cette imprudence quand même extraordinaire... Nous avons eu en ces temps-ci, monsieur le juge, bien des exemples de crimes, sur le théâtre desquels les meurtriers laissent ainsi des indices trompeurs. On a été obligé de relâcher les prévenus, avec des excuses... C'est encore heureux qu'on leur ait fait des excuses et que l'on ne soit pas allé jusqu'à la cour d'assises, comme cela est arrivé à différentes reprises ; monsieur le juge, qui est au courant des choses criminelles, le sait mieux que moi !...

—Et si la découverte de ce revolver se combinait avec un autre indice, déjà relevé par nous, et dont vous ne pouvez méconnaître l'importance... la blessure du meurtrier ?

—Je dirais que c'est malheureux et qu'il y a des chances de tomber juste, mais qu'il y en a aussi pour faire fausse route.

—Et si je vous prédisais à coup sûr que ces deux indices, le revolver d'un côté, la blessure d'autre part, se réuniraient pour accuser, ou du moins pour faire soupçonner une seule et même personne ?

—Je dirais que c'est grave, monsieur le juge, mais pourtant... ?

—Pourquoi ?...

—C'est l'histoire de ce revolver qui me chiffonne, voyez-vous... Ça ne me semble pas naturel... Et je prendrais garde, bien garde, si j'avais à me décider... ?

—Je n'agirai qu'à coup sûr, monsieur Pinson, croyez-le bien, dit le juge, avec un sourire ironique.

—Oh ! monsieur Laugier penserait-il que j'en ai jamais douté, fit l'agent les yeux baissés, la mine hypocrite.

Il y eut un moment de silence entre eux.

Ce fut Pinson qui reprit :

—Monsieur le juge a des doutes sur M. Beaufort ?...

Le magistrat tressaillit. L'agent venait de rendre, d'un mot, palpable et réelle, pour ainsi dire, l'idée qui lui était venue.

—Oui, dit-il nettement. J'ai observé M. Beaufort. Son attitude est louche. Il a failli perdre connaissance tout à l'heure... ?

—Permettez, permettez... monsieur le juge... ?

—Vous allez mettre cette défaillance sur le compte de la blessure ? Mais cette blessure lui a à peine éraflé le front. D'autre part, prenant les devants avec habileté, M. Beaufort reconnaît le revolver comme ressemblant beaucoup à une arme qu'il possède.

—Rien de plus naturel, ce me semble.

—Jusqu'ici, soit, mais si nous ne retrouvons pas chez M. Beaufort le revolver qu'il possède, d'après lui, cela vous semblera-t-il toujours aussi facile à expliquer ?

—C'est là où il faut prendre garde.

—Je connais la situation financière de M. Beaufort. Les forges qu'il possède font de mauvaises affaires. On annonce la liquidation. La vente sera prochaine.

—M. Beaufort passe pour un homme riche.

—Il l'était, mais il a perdu beaucoup d'argent en ces dernières années. Du moins on le dit, et il sera facile de s'en assurer.

—De telle sorte que vous croyez ?

—Je ne crois rien. Je suppose, jusqu'à plus ample informé.

—J'espère, monsieur le juge, que vos soupçons tomberont d'eux-mêmes, après le rapport médico-légal du docteur Gérard.

—Qui vous le fait croire ?

—Il est impossible que l'examen du docteur, qui portera surtout sur le tracé de la balle, ne nous éclaire pas. J'ai pris part à beaucoup d'enquêtes sur des meurtres où l'arme à feu, le fusil ou le pistolet, avait joué son rôle, et j'ai toujours remarqué que le rapport du médecin y tenait la place importante. Il guide, il remet dans le droit chemin, souvent il appelle l'attention sur des faits inobservés.

—De telle sorte que les observations du docteur Gérard pèseront d'un bon poids sur votre opinion, monsieur Pinson ?

—Je l'avoue, monsieur le juge, car, en fait de crimes, j'ai une longue expérience... je sais qu'il faut s'attendre à tout.

—Eh bien, moi, j'attends avec confiance ce rapport.

—Avec confiance ?

—Avec crainte, si vous aimez mieux, car je crains bien, en effet, de n'avoir pas à changer d'avis.

—L'avenir prochain va nous l'apprendre, monsieur Laugier.

Les deux hommes ne s'en dirent pas d'avantage. Ils se séparèrent même et ne se réunirent que lorsqu'on fut arrivé au château.

Là, M. Laugier s'adressa à Gérard.

—N'oubliez pas, docteur, le conseil que je vous ai donné.

Gérard s'inclina sans répondre.

Cette fois, l'insistance du juge était allée droit à son cœur. Il regarda le magistrat, et en voyant cette figure froide et sévère, l'inquiétude le saisit.

—Que se passe-t-il donc ? murmura-t-il... ?

Quelques minutes après leur arrivée au château, Beaufort pria Gérard de se rendre auprès de lui.

—Je souffre beaucoup, dit-il, toute la tête est prise... et comme je vais être obligé de rentrer à Creil, ayez l'obligeance de me faire un pansement.

—Volontiers.

Gérard n'avait aucune raison pour cacher à Beaufort la recommandation, deux fois répétée, du juge d'instruction. M. Laugier ne lui avait point fait promettre le secret.

—Je ne veux pas vous laisser ignorer, dit-il, que M. Laugier m'a prié d'examiner votre blessure attentivement et d'en faire l'objet d'un rapport aujourd'hui même.

Beaufort se mit à rire.

—Que cela ne vous inquiète pas, mon cher ami, et faites votre devoir. M. Laugier a besoin de s'entourer de toutes les précautions, de réunir le plus de renseignements possibles... Qui sait, si parmi les observations que vous suggérera votre expérience, il ne s'en trouvera pas une qui mettra le juge sur la trace du criminel ?

—Oh ! oh ! Vous me croyez donc bien puissant ?

—Je vous crois, en cette matière, sinon très puissant, du moins très utile, mon cher ami. Examinez donc... ?

Et il défit lui-même le bandage.

Le docteur avait conduit Beaufort dans la petite serre que nos lecteurs connaissent et où ils ont vu, le jour de la fête paysanne, quelques-uns de nos personnages.

Il le fit asseoir sur une chaise, et demanda des bandelettes de toile, une cuvette pleine d'eau bien fraîche et une éponge.

Quand il eut à sa disposition tout ce qui lui était nécessaire, il enleva le bandage provisoire qu'il avait posé tout à l'heure, quand ils étaient sur le bord de la mare aux Biches.

Il lava soigneusement les cheveux retenus en plaque par le sang, il les coupa tout le long de la blessure afin de mieux dégager le trajet de celle-ci ; puis il lava la blessure elle-même où des cheveux restaient collés. Il examina minutieusement.

Les deux hommes se taisaient, Beaufort, souffrant, malgré la douceur et l'habileté des mains qui le touchaient, et Gérard étant tout entier à ses observations.

Au bout d'un certain temps, quand Beaufort sentit autour de son crâne la bande de sparadrap et de linge sec appliquée par le docteur, il demanda

—Vous avez fini, mon cher Gérard ?

—Oui, monsieur Beaufort... Je ne vous ai pas fait trop souffrir ?

—Non, pas trop.

Beaufort se leva un peu étourdi. Gérard le regarda, très pâle, très inquiet, un pli au front. Et il n'avait même plus, dans son regard, son habituelle franchise, sa droiture, sa cordialité.

Beaufort s'en aperçut tout de suite.

—Tiens ! dit-il, qu'avez-vous, Gérard ? On dirait que vous êtes fatigué ?

—Fatigué en effet, dit le docteur d'une voix altérée, je me suis couché très tard hier, ayant été appelé loin de Creil par un malade. Et j'avais fort peu dormi, ce matin, quand la dépêche de M. Laugier est venue me réveiller, en me causant une profonde émotion... ?

—C'est une dure existence, mon cher enfant, que celle du médecin. Il faut de l'abnégation et du dévouement. Il faut surtout bien du courage et de la charité plein le cœur pour tout ce qui souffre. Votre profession est cruelle parfois.

—Cruelle, oui, monsieur Beaufort, répliqua le jeune homme d'une voix sourde, en détournant les yeux... Notre profession, qui soulage souvent, a souvent aussi des devoirs bien pénibles à remplir... Car il peut arriver, n'est-ce pas ? que le médecin soit obligé de choisir entre son cœur et son devoir... entre ses souvenirs et son honneur... ?

—C'est vrai, et il faut beaucoup de force d'âme, alors, Gérard. Heureusement, vous êtes jeune, mon enfant, et le hasard impitoyable ne vous a pas encore jeté dans des situations aussi cruelles... dans des alternatives aussi douloureuses... ?

—Non, fit-il lentement... Par bonheur, comme vous dites.

—Vous êtes toujours pâle, Gérard... on dirait vraiment que vous souffrez.

—Ne vous inquiétez pas de moi, M. Beaufort... Et puisque vous voilà pansé, permettez-moi de me retirer.

—Certes. N'êtes-vous pas libre ? Allez, mon cher ami.

Gérard se dirigea vers la porte vitrée de la serre qui communiquait avec les appartements intérieurement du château.

—A propos, dit Beaufort, en souriant, puisque M. Laugier, dans l'intérêt de son enquête, vous a prié de lui fournir un rapport médico-légal sur la blessure que j'ai reçue, vous avez dû faire des observations ?

—Assurément, fit Gérard, gêné.

—Pourrais-je les connaître ? Cela m'intéresse.

—Non, M. Beaufort, je ne puis vous les dire ?

—Bah ! et pourquoi cela ? fit Pierre, très surpris.

—Parce que je dois, tout d'abord, les communiquer à M. Laugier. Mais je ne doute pas que M. Laugier ne vous en fasse part aussitôt.

—Comme vous me dites cela, mon cher ami... on jurerait, ma parole, que vous n'êtes plus du tout le même à mon égard... Qu'est-ce que vous avez ?... Voyons, regardez-moi bien en face !...

—Adieu, M. Beaufort, M. Laugier m'attend, vous le savez.